

littérature

L'autrice entremêle le portrait d'une famille endeuillée avec l'histoire de tous les bannis du rêve américain.

La carrière maudite

Un profond sommeil de Tiffany Quay Tyson
Traduit de l'anglais
par Héroïse Esquié
Sonatine, 394 p., 22 €

Tiffany Quay Tyson était l'une des invités du festival America à Vincennes, en septembre, où elle s'est interrogée sur la violence de l'histoire américaine et les blessures infligées aux laissés-pour-compte, notamment aux femmes. Ces thèmes se conjuguent dans ce deuxième roman envoûtant qui, du delta du Mississippi aux mangroves de Floride, entremêle l'histoire d'une famille endeuillée à celle des États-Unis, hantée par les guerres et l'esclavage... Lors d'une journée caniculaire de l'été 1976 à White Forest, Mississippi, Bert et Willet laissent leur sœur de 6 ans faire la planche au milieu d'une ancienne carrière. Ils vont cueillir des baies. À leur retour, Pansy a disparu. Bert, 14 ans, prend la parole pour raconter les événements qui se sont déroulés après la tragédie – la dépression de sa mère, la disparition de son père, les certitudes de son frère, ses doutes à elle... Ce récit, où la honte se conjugue au remords – « *Le monde tournait dans le mauvais sens* », écrit-elle –, alterne avec un autre, antérieur au drame, écrit à la troisième personne. Aux côtés de ce narrateur anonyme, on remonte les traces de cette famille à la marge de la société qu'une malédiction tourmente depuis des générations, traces qui se mêlent au faisceau de légendes autour de la carrière maudite creusée par des esclaves au XVIII^e siècle... Au cœur de cet entrelacs habilement tissé qui compose un roman haletant, l'autrice s'attache à Bert, adolescente meurtrie et obstinée. Si l'enquête est close faute d'éléments, Bert ne renonce pas à retrouver sa sœur, épaulée par un frère animé d'une vengeance brute. Les années passent, jusqu'à ce jour de juillet 1980 où ils apprennent la mort de leur père en Floride. Ils prennent alors la route pour le Sud, déterminés à trouver des réponses à leurs interrogations : « *Bert voulait quelque chose de mieux que l'amour, une chose plus grande, de plus de valeur. Elle voulait la vérité.* »

Laurence Péan

Ce deuxième volet de la trilogie des manuscrits exhumés méritait-il d'être publié, tant la logorrhée misogyne de leur auteur est nauséabonde ?

Céline, d'une abjection l'autre

Londres
de Céline
Gallimard, 576 p., 24 €

Louis-Ferdinand Céline,
le trésor retrouvé
de Jean-Pierre Thibaudat
Allia, 130 p., 9 €

Après *Guerre*, au printemps dernier, avant *La Volonté du roi Krogold* l'an prochain, deuxième station de la publication des inédits de Céline. Combattant de la Grande Guerre, le brigadier Ferdinand en déroute, est arrivé, blessé, à Londres en 1915, où il retrouve une petite troupe de proxénètes français et leur cortège de filles de joie, esclaves de leurs maque-reaux. Angèle, qui avait dénoncé son homme pour s'en débarrasser, s'est établie dans la riche demeure d'un major britannique farfelu, inventeur fêlé de masques à gaz. La voilà embourgeoisée, en main, mais toujours prête à tapiner.

Ferdinand traîne ses guêtres dans les bas-fonds interlopes où grenouillent des éclopés, des traîne-misère, toute une humanité décatie, de loquedus peu fréquentables, qui envoient les filles sur le trottoir et se les envoient moins pour le plaisir sombre qu'ils en tirent que pour l'asservissement qu'ils peuvent leur imposer. On croise un médecin juif, préposé aux pires actes (une scène d'avortement insoutenable) auprès duquel Ferdinand se découvre une vocation de médecin (ce que sera Céline). Avec des trouées suffoquantes, la mort d'un enfant, et des agonies misérables, des viols, des meurtres. Du pur guignol's band.

Passons sur les péripéties, souvent répétitives, et venons-en à l'essentiel. Ce volumineux volume a été exhumé d'une malle oubliée. Jean-Pierre Thibaudat le détenait et protégeait ces manuscrits introuvables par respect pour la parole donnée à celui qui les lui avait confiés. Au terme de ce contrat moral, il en révéla l'existence pour les partager et les donner à un fonds public. Mais les « ayants droit » l'en ont prestement



Louis-Ferdinand Céline, en 1955, à Meudon (Hauts-de-Seine). Bernard Lipnitzki/Roger-Viollet

dépossédé. Intraitables vestales du temple célinien, prompts à effacer certains détails dérangeants. Thibaudat raconte l'odyssée de ces papiers jaunis dans un opuscule pour livrer sa vérité. Mais, sali lui-même au passage, son point de vue a été rejeté par les thuriféraires d'une version officielle. Ils se sont emparés du « trésor » et en distillent la publication.

Devant *Londres*, on oscille entre l'admiration devant ce style imprécateur, aux inventions langagières inouïes, cette liberté de cavalcade, ces descriptions pétaradantes, et l'embarras, la gêne, le dégoût par moments. Certes, nous sommes face à une fabuleuse galerie de personnages, une comédie humaine grinçante et narquoise, gouguenarde et vicelarde, de mythes et escrocs, miteux et piteux. Céline trouve son rythme de croisière. Plume au clair, il tire dans le tas. On subit son antisémitisme brail-lard, galop d'essai avant de donner bientôt, dans d'autres livres, la pleine mesure de son abjection.

Ce qui heurte, à chaque page, c'est la misogynie ignoble, dé-

Céline prend grand plaisir à se vautrer dans ces épisodes de violence extrême, de sang et de soumission, de femmes désarticulées sous les coups et les ricanements de leurs «souteneurs».

bordante, revendiquée par Céline qui aligne, sans vergogne, les scènes de torgnoles, de violences sadiques infligées aux femmes, réduites à n'être qu'exploitées et tabassées. Ces scènes reviennent trop souvent pour ne pas être suspectes. Qu'on ne vienne pas nous opposer la traditionnelle distinction entre le personnage et l'auteur. Céline prend grand plaisir à se vautrer

dans ces épisodes de violence extrême, de sang et de soumission, de femmes désarticulées sous les coups et les ricanements de leurs «souteneurs».

Sous sa plume, le sexe est brutal, bestial. Tout est glauque, lassant, surchargé. On sait bien que Céline n'excellait ni dans la délicatesse, ni dans l'élégance. Mais avec cette escapade londonienne pendant la guerre, au milieu de froussards désœuvrés qui, crevant de trouille d'être renvoyés au front, trompent leur inutilité existentielle en humiliant et saccaquant les femmes, on est au cœur de la complaisance célinienne. Il reste l'hypothèse de penser que ces manuscrits ne sont qu'un fond de tiroir, des carnets de gamme sur un même motif, en rien destinés à être publiés. Les « ayants droit » qui se sont précipités sur « le trésor » y ont-ils seulement songé ?

Jean-Claude Rapiengeas

À lire aussi :

Céline, de François Gibault, Bouquins, 918 p. 32 €.